

*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*

*Feuilleton de la 4<sup>e</sup> semaine de Carême*  
*23 mars 2020*

# « La table des pécheurs »<sup>1</sup>

Maussade comme le ciel troué de gouttières, le conducteur venait de remonter les couchettes. Le train dévalait les contreforts des Appenins sous des torrents de pluie. Je regardai ma montre : tout à l'heure, long arrêt à Milan. C'était le dernier dimanche d'octobre, la fête du Christ-Roi. J'avais calculé qu'en prenant un taxi, je pourrais avoir une messe. Restait la question délicate de mes bagages. A qui les confier ?

Face à moi, dans le coin, somnolait une jeune femme aux traits durs et crispés. A l'autre bout du compartiment, deux Italiens dévoraient des illustrés en échangeant des réflexions sur je ne sais quels records sportifs. Je décidai de m'adresser à la jeune femme.

Le train entrait en gare lorsqu'elle ouvrit les yeux. Je lui dis que je désirais profiter de cette halte pour aller à l'église. « Je laisse mes bagages... » Elle comprit aussitôt et sourit d'un air

---

<sup>1</sup> Maria Winowska, *Du sang sur les mains*, pp. 119-127.

narquois : « J'espère que le Très-Haut ne récompensera pas votre zèle en faisant disparaître vos biens terrestres », dit-elle avec un fort accent étranger, en martelant chaque syllabe. « Après tout, vous ne me connaissez pas ? » Je n'avais pas une minute à perdre. « Que si, je vous fais confiance ! » Vivement je jetai sur la banquette deux ou trois revues pour occuper ma place et me précipitai vers la sortie.

A l'église Saint-Charles-Borromée, une messe basse était à l'Offertoire. J'ai pu communier et rentrer à temps, hors de souffle, car le train était sur le point de démarrer. La jeune femme à qui j'avais confié mes bagages était visiblement énervée.

« Encore une minute et vous manquiez le train. Qu'aurais-je fait de votre valise ?

- Mais puisque je ne l'ai pas manqué ! A quoi bon nous tourmenter après coup ?

- Bien sûr, vous avez fait des arrangements avec le ciel. Mais moi, je n'y crois pas ! »

Je la regardai consternée : « Comme je vous plains ! »

Elle sursauta, comme sous un coup de cravache.

« Je n'ai pas besoin que l'on me plaigne », marmonna-t-elle d'une voix rauque.

Je n'osai répondre. Ce regard de bête traquée me rappela, tout d'un coup, le baigneur. Bien plus pitoyable qu'un corps supplicié est une âme à vif qui se débat comme un oiseau en cage ! Que faire pour la délivrer ?

Visiblement l'inconnue ne désirait pas poursuivre l'entretien. Pendant mon absence, elle avait pris une des revues que j'avais laissées sur mon siège : le n° 24 de *Dieu Vivant* avec le bel article de Marcel Moré : « La Table des Pécheurs ». Lisait-elle réellement ? Etait-ce un prétexte de silence ? Navrée de l'avoir blessée peut-être avec mon exclamation de tout à l'heure, je priai sainte Thérèse d'arranger les choses.

Peu avant Berne, je me préparais à descendre. Elle me rendit la revue sans mot dire. Le train stoppait lorsque, soudain, elle m'adressa la parole : « Donnez-moi votre adresse ».

Son accent impératif me fit hésiter un instant... Mais ce n'était plus la guerre et les pièces d'identité ne portaient guère à conséquence ! N'ayant pas de carte sous la main, je lui tendis mon passeport. Elle lut attentivement, mais ne nota rien.

Huit ans s'étaient écoulés depuis cette brève rencontre qui commençait à s'estomper dans ma mémoire, lorsqu'un jour je reçus une lettre qui, tout d'abord, me parut parfaitement incompréhensible. Elle était en allemand, émanait d'un monastère que je ne connaissais pas et était signée par une moniale dont le nom ne me disait rien. On m'excusera de ne pas donner d'autres précisions. Dès les premières lignes, je sursautai :

« Lorsque, il y a bien des années, je vous ai rencontrée dans le train... »

En poursuivant la lecture j'eus vite fait d'identifier la signataire. Mieux que ses paroles, son écriture témoignait d'une grande paix intérieure. Je m'en voudrais de transposer ce témoignage bouleversant. J'abrège quelques longueurs, voilà tout.

« Lorsque, il y a bien des années, je vous ai rencontrée dans le train, j'étais au bord d'un gouffre, traquée par le désespoir.

La guerre m'avait tout pris, ma famille, ma fortune, même l'honneur.

Car j'ai été élevée dans l'esprit de la « Hitlerjugend » et dans le culte du Führer ! J'avais 18 ans en 1939, le cœur plein d'orgueil et de haine.

Trois de mes frères sont tombés sur le front russe, dont deux portés disparus : « verschollen ». Le quatrième a été fusillé par les Américains pour « crimes de guerre ».

Quant à moi, je ne puis dire que j'ai « fait la noce », car nous croyions vraiment, à l'époque, qu'il était de notre devoir de

donner des enfants à l'Allemagne. Nous vivions dans une sorte d'exaltation morbide, au service des « héros ». Pratiquement, cela se soldait par une déchéance physique et morale. J'ai eu deux enfants « de père inconnu », qui ont été écrasés au cours d'un bombardement, dans une crèche de l'Etat.

C'était la fin de la guerre et je commençai à me réveiller de cet affreux cauchemar. L'arbre se juge à ses fruits. Je voyais où nous avait menés notre fière idéologie (« edle Weltanschauung »). Pendant le procès de mon quatrième frère, j'ai appris à connaître toutes les horreurs des camps de concentration. C'était donc cela le Herrenvolk, notre peuple de Seigneurs ? J'avais mal, j'avais honte, mais a-t-on le droit d'abandonner un bateau en perdition ? J'étais, je reste allemande : pour le meilleur et pour le pire.

Très jeune, j'avais cessé de croire en Dieu. Ce sont, je crois, les livres de Rosenberg qui ont donné le coup de grâce à la foi de mes ancêtres. Car j'oubliais de vous dire que mes parents, de souche catholique, étaient « vieux jeu » et ne partageaient pas nos opinions. Ils sont morts de chagrin à bref intervalle l'un de l'autre, en 1944.

La guerre était finie et il fallait vivre. D'abord, pour m'étourdir, je m'amusai. Tout m'était égal et je mettais une sorte de rage à me dégrader, je jouissais de ma déchéance. Vous savez le lot des secrétaires faciles auprès des chefs d'entreprise ! Je changeais souvent de poste, voilà tout.

A l'époque, je rentrais de Rome où mon chef m'avait envoyée pour affaires. Faut-il que je l'avoue ? Je me passionnais pour les ruines païennes, mais la Ville Sainte ne m'inspirait que du mépris. C'est là, au fond, que ma résolution a pris corps.

Souvent, j'avais pensé au suicide. Comme vous le savez sans doute, notre code d'honneur ne l'excluait pas. Au fond, depuis la fin de la guerre, je ne cessais de m'accorder des sursis. La corde au cou se resserrait chaque jour davantage...

Tant que j'avais gardé un peu d'estime pour mon âme et ma façon d'agir, je pouvais m'y cramponner. Cependant, peu à peu

cet aplomb cédaît à une sorte de nausée. A me voir de près, je me faisais horreur. Je commençai à réaliser l'énorme mensonge de ma vie. Curieusement, mon athéisme n'était pas sans fissures. Je laissais la question ouverte, mais dans le meilleur des cas je n'admettais qu'un Dieu justicier, non pas un Dieu de Miséricorde. Or, disais-je en moi-même, de la justice je n'ai pas grand-chose à attendre.

Ma décision était prise lorsque je vous ai rencontrée. J'avoue honnêtement que votre course périlleuse pour saisir au vol une communion et une messe m'avait amusée, comme une simple performance sportive. Tout se serait arrêté là, si vous n'aviez laissé sur votre siège ce cahier de DIEU VIVANT.

Je me suis mise à le feuilleter, puis j'ai été accrochée par quelques lignes.

J'ai lu et relu ce texte incroyable qui s'est gravé dans ma mémoire avec des traits de flamme.

Vous le connaissez... Tant pis ! Le voici :

*« Seigneur, votre enfant l'a comprise, votre divine lumière ! Elle vous demande pardon POUR SES FRERES, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué. Mais aussi ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères : Ayez pitié DE NOUS, Seigneur, CAR NOUS SOMMES DE PAUVRES PECHEURS !... O Seigneur, renvoyez-NOUS justifiés !... Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la foi le voient luire enfin... O Jésus, s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. La seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais vous offenser !... »<sup>2</sup>.*

---

<sup>2</sup> Ms. C, fol. 6 r° ; OC, p. 242 ; la moniale allemande ajoute « incroyants » après « pour ses frères », et « coupables » après « au nom de ses frères ».

Ce fut un choc qui faillit me terrasser J'ai senti que ces paroles me concernaient personnellement, étaient écrites POUR MOI. En même temps, toutes mes idées arrêtées se mirent à vaciller. Qui était-ce donc cette Thérèse qui osait s'asseoir à ma table et partager mon pain de douleur ? Je poursuivis la lecture...

Elle ne reste pas debout, elle ne domine pas les « pauvres pécheurs » de sa haute stature de sainte. C'est Dieu lui-même qui l'a abaissée à leur niveau. Et si elle partage avec eux le pain de douleur, c'est une conséquence directe de son offrande à l'Amour. Dans l'holocauste à la Justice divine, il y a d'un côté les victimes qui reçoivent les coups du Dieu vengeur, de l'autre les « pauvres pécheurs ». Les hosties pures et sans tâche s'écrient alors : « Ayez pitié D'EUX ; QU'ILS soient justifiés ! » Dans l'holocauste à l'Amour, la victime s'oubliant totalement ne fait qu'UN avec les « pécheurs » et ne peut invoquer le Seigneur sans joindre à son nom celui de ses frères coupables : « Ayez pitié de NOUS ! Que NOUS soyons justifiés ! »

Ainsi donc, tout n'était pas perdu ? Ma déchéance ne dressait pas de barricade entre mon âme et Dieu ! Bien au contraire, et en le lisant je me sentais prise de vertige : mes péchés attiraient la Miséricorde... Pendant que vous étiez absente, je notai fébrilement dans mon calepin certains passages de ce texte bouleversant. Que de fois depuis n'ai-je relu ces lignes !

Oui, « POUR QUE L'AMOUR SOIT PLEINEMENT SATISFAIT, IL FAUT QU'IL S'ABAISSSE JUSQU'AU NEANT ET QU'IL TRANSFORME EN FEU CE NEANT ».

Je me sentais atteinte dans mes plus secrets retranchements. Depuis des années, je tournais le dos à Dieu. A une amie qui m'avait parlé religion, j'avais écrit cette phrase insensée : « Même si Dieu existe, il n'y a entre nous rien de commun. » Et voici que cette inconnue - sainte Thérèse était pour moi une inconnue - me semblait dire juste le contraire : la loi de gravitation de l'amour joue dans le sens du péché, « l'abîme attire l'abîme ».

Tenez, à huit ans de distance, je ne puis évoquer cette lecture dans un coin de compartiment, à la gare de Milan, sans éclater en sanglots. Je pleure, mais d'amour. A cette heure entre toutes bénie, Dieu m'attendait. Thérèse me transmettait son message. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Or, pour commencer, le Seigneur Jésus n'a pas aimé des saints, mais des pécheurs ! J'avais donc droit à son amour ? J'y avais d'autant plus droit que j'étais plus malheureuse et plus misérable ? C'était le monde à l'envers, mon échelle de valeurs totalement retournée. Dès cet instant, ma pauvre âme s'est mise à crier vers Dieu, mon espérance morte venait de ressusciter.

C'est alors que vous êtes revenue. J'ai fait de mon mieux pour vous cacher mon émotion. A vrai dire, j'avais perdu le sens du temps, je ne m'étais même pas aperçue que le train était sur le point de démarrer. Cependant, à l'époque, j'étais encore beaucoup trop fière pour vous avouer mon désarroi. Le choc avait été trop rude, mais je me cramponnai à mes positions. J'ai relu l'article. En vous demandant votre adresse, j'avais l'obscur pressentiment que je vous écrirais un jour.

Sainte Thérèse m'a ouvert la voie : Dieu a fait le reste.

Vous devinez qu'il n'y avait pas pour moi de demi-mesures ! Tout pour tout. Je vous écris de ce havre de paix et je puis vous dire que je suis heureuse... »

J'ai répondu par retour du courrier à cette lettre bouleversante, mais Sœur Thérèse - c'était son nom en religion - n'y donna pas suite. M'ayant dit « tout ce qu'elle avait à me dire », elle jugea sans doute que le reste, tout le reste, n'était que silence.

Il y a quelques semaines, sa prieure m'a écrit pour m'annoncer sa mort. Pendant de longs mois elle avait atrocement souffert d'un cancer généralisé, en « l'acceptant avec une joie débordante ». La joie « fut une marque distinctive de sa vie spirituelle ». On retrouva dans ses papiers une enveloppe avec mon adresse et une

image où elle avait écrit en allemand, d'une main tremblante ce texte que je traduis mot à mot :

« Entre Berne et Munich je me suis trouvée devant un gouffre de feu. J'y ai jeté tous mes péchés, un à un. J'ai vu comment ils se consumaient, tels des fétus de paille. J'ai compris l'amour qui pardonne. En me confessant le... (suit la date), je me suis replongée dans le feu. Depuis, il est devenu mon élément. Le feu qui consume et consomme lorsqu'on se livre à son action, lorsqu'on accepte cette mort. L'enfer, c'est tout ce qui en nous, une fois pour toutes, a refusé les flammes de l'amour : notre suffisance recroquevillée sur elle-même, notre affreux esprit propriétaire qui thésaurise le péché. Il n'y a plus de temps pour « s'ouvrir au feu ». Il brûle sans consumer. Mon Dieu, préservez-nous des flammes de l'enfer en nous livrant dès ici-bas aux flammes de l'amour ! Pour des pécheresses comme moi, il n'y a pas de demi-mesures, et nous sommes légion. »

Sœur Thérèse, est-ce trahir votre désir de silence que de publier votre histoire et votre testament ? N'êtes-vous pas du nombre de ces petites âmes que votre sainte patronne invite à sa suite, dans un don total à l'Amour ? Avec une sainte audace, en retournant de fond en comble nos perspectives pharisaïques, c'est aux pécheurs qu'elle s'adresse, ce sont les pécheurs qu'elle invite, comme si les abîmes du mal creusés dans une âme, la rendaient plus « capable » des flammes de l'amour. « Dieu qui manifeste le mieux sa toute-puissance en pardonnant »<sup>3</sup> a choisi une fois de plus, pour faire son œuvre, celle qui « n'a jamais rien refusé à l'amour ». Une revue sur la banquette d'un train international, une image, parfois une parole jetée au vent - dans le royaume des âmes ce sont les « moyens pauvres » qui se révèlent les plus efficaces, et ce que nous appelons « hasard » n'est souvent que la face voilée de la divine Miséricorde.

---

<sup>3</sup> Collecte du 10<sup>e</sup> dimanche après la Pentecôte, avant la réforme liturgique, devenue celle du 26<sup>e</sup> dimanche du Temps ordinaire.